

# Enjeux et frontières de l'autofiction

Arnaud Genon

Nottingham Trent University

Les dernières publications et manifestations critiques qui se sont intéressées au genre de l'autofiction sont la preuve de la dynamique conceptuelle du néologisme doubrovskien. Colloques, débats, parution d'articles, d'essais, documentaires télévisés, site Internet sont autant de démonstrations de la vitalité de l'une des dernières-nées de la taxinomie littéraire<sup>1</sup>. Et ce, en dépit de – ou grâce à – son caractère « bâtard », à sa localisation poétique incertaine, indécidable et, par conséquent, « pas sérieuse », selon le mot de Marie Darrieussecq (1996).

---

<sup>1</sup> Le site <http://autofiction.org>, que je codirige avec I. Grell, retrace l'histoire de l'autofiction et fait état des différentes actualités en relation avec le genre.

Cette exposition, voire cette surexposition, est le symptôme, selon certains, d'un simple phénomène de mode. Cependant, plus de 30 ans après l'apparition du mot sur la quatrième de couverture de *Fils* (1977), il nous faut dépasser cette attitude souvent méprisante qui consiste à dire qu'il ne s'agirait là que d'un micro épisode de l'histoire littéraire. Les années passent, et l'autofiction résiste aux critiques, aux conservatismes... D'ailleurs, et paradoxalement, ce n'est pas de l'extérieur que semble venir le danger pour l'autofiction, ce n'est pas de ceux qui n'y voient qu'un épiphénomène et qui rejettent le concept aux marges de la littérature mais de ceux qui l'étudient, se penchent sur cette chose et tentent de la saisir. Car la médiatisation de l'autofiction – qu'elle soit positive ou négative – n'est pas sans conséquence sur l'objet qui nous intéresse. L'autofiction paie désormais le prix de son succès, de son éclairage régulier. Ainsi, elle est devenue par ailleurs une machine à discourir sur la littérature, ce dont on ne peut que se réjouir. Mais les discours qui s'en emparent étant majoritairement divergents, proposant des définitions souvent fort éloignées les unes des autres, tentant de remplacer le néologisme par de nouveaux mots (le concept d'« autonarration » se développe actuellement pour se substituer à celui d'autofiction), finissent en fait par problématiser davantage ce qui ne semblait déjà pas simple au début. Née d'une « case aveugle », celle laissée vide par Philippe Lejeune dans *Le Pacte autobiographique* (1975), l'autofiction ne tendrait-elle pas à devenir une coquille vide à force d'être trop pleine...

Le bouillonnement théorique actuel pourrait être à l'origine de la remise en cause du concept autofictionnel : trop de définitions, trop d'extensions, de superpositions de sens, de

reclassifications, de lectures anachroniques ont fait du mot-valise une valise théorique trop lourde à porter. Toute littérature du « je » devient arbitrairement autofictionnelle et, de ce fait, l'autofiction perd toute particularité au sein d'un champ autobiographique pourtant bien sous-catégorisé.

Avec ce dossier, nous souhaitons redéfinir les enjeux, les frontières et les limites de l'autofiction. C'est ambitieux, car comment restreindre les limites d'un genre qui, par définition, se joue des frontières ? Comment définir les enjeux d'une pratique on ne peut plus subjective et personnelle ? Sur quelle définition s'appuyer quand aucune ne fait véritablement autorité ? Le problème est d'autant plus vaste et passionnant que le genre a largement dépassé les portes de la France. L'autofiction est une pratique qui n'a pas échappé à la mondialisation ; cependant, les outils théoriques qui ont servi à l'appréhender ne sont pas obligatoirement les nôtres. Les problèmes soulevés ne sont donc pas ici résolus et semblent voués à ne pas l'être.

L'intérêt des articles que nous réunissons est alors de montrer en quoi l'autofiction est devenue un outil, une grille de lecture et d'analyse permettant d'aborder des textes différents et venus d'horizons géographiques divers. On constatera que l'acception du terme est plus ou moins large, que l'autofiction s'est aussi ancrée en Italie, qu'elle permet d'étudier des auteurs français, italiens, québécois, algériens, guadeloupéens. En fait, que l'autofiction est plurielle et riche de cette pluralité. Ce qui revient aussi dans la plupart des contributions est, pour reprendre l'expression heureuse de Marco Mongelli dans son article « Enjeux, frontières et limites de l'autofiction italienne », que l'autofiction doit davantage s'envisager comme un

« moyen » que comme un « but », un moyen d'explorer le « je » dans la multiplicités de ses facettes, dans la relation qu'il entretient à lui-même et aux autres.

Les sept articles qui composent le dossier constituent un bon reflet des différentes orientations qu'a pris le terme ces dernières années et des potentialités qu'il ouvre quant à l'exploration de textes qui n'appartiennent *a priori* pas à son champ. La première contribution, celle d'Awatif Beggar, constitue une synthèse très juste et, à ce titre, une bonne entrée en matière dans la nébuleuse autofictionnelle. Elle y rappelle brièvement les grandes lignes définitionnelles, les caractéristiques du genre et les motifs susceptibles d'expliquer le recours à cette forme renouvelée de l'écriture autobiographique et de la relation de l'écrivain à son « moi ». Marco Mongelli dresse un panorama de l'autofiction en Italie des plus intéressants. La pratique autofictionnelle italienne n'a jamais fait l'objet de travaux visant à définir sa spécificité. Le critique entend ici mettre « en relief les caractéristiques de fond de l'usage autofictionnel italien, son évolution dans les années 1990 jusqu'à la maturité acquise ces toutes dernières années ». L'autofiction italienne n'est pas l'autofiction française et si elle souvent liée, dans l'hexagone, dans la lignée de Serge Doubrovsky, au refus du faux et du mensonge, elle consiste, en Italie, en une réinvention d'une identité à partir de la fiction et en la traduction d'un « je » réel en « je » irréel. Dans « L'écriture autofictionnelle entre l'écriture différencielle du spacieux et l'écriture de la déconstruction », Nadia Bouhadid s'intéresse à des auteurs aussi différents que Christine Angot, Salim Bachi ou Nelly Arcan et démontre, à la lueur des concepts derridiens de « différance » et de « déconstruction », en quoi l'autofiction met en place une déconstruction du sujet afin de le reconstruire par

ailleurs en soulignant qu'« elle est un travail d'exploration des profondeurs de l'immensité intime, un affrontement avec la douleur, l'image de soi et celle reflétée dans les yeux de l'Autre ». Emmanuel Samé envisage quant à lui l'autofiction dans une perspective psychanalytique et révèle, à travers l'approche de *Fils* (1977) de Serge Doubrovsky, du *Miroir qui revient* (1984) d'Alain Robbe-Grillet et de *À l'Ami qui ne m'a pas sauvé la vie* (1990) d'Hervé Guibert, que « l'autofictionnaliste construit par l'entrée dans le pacte romanesque la figure singulière d'un ultra-autobiographe qui, s'instituant auto-analyste, fait le vœu d'une promesse plus authentique que celle de l'autobiographe-analysant ». Mbaye Diouf nous propose une réflexion sur un texte inépuisable : *L'Amant* (1984) de Marguerite Duras. Le critique met à jour comment Duras relance la question des propriétés et des frontières de l'autofiction dans la mesure où l'auteure semble s'enfouir dans le genre et le fuir en même temps. Enfin, Ann-Sophie Persson, dans son étude « *Mes quatre femmes* de Gisèle Pineau : (auto)biographie et fiction », envisage la problématique de l'écriture de soi dans l'œuvre de Gisèle Pineau. Il en ressort que dans le monde postcolonial, biographie et autobiographie ne semblent possibles que par le prisme fictionnel. Ainsi, l'autofiction ou tout au moins les dispositifs autofictionnels constituent des stratégies nouvelles pour dire l'histoire coloniale et l'histoire des femmes. Enfin, Héléne Amrit, dans « La littérature migrante est-elle soluble dans l'autofiction ? », vient ouvrir la problématique autofictionnelle à celle de la littérature migrante. S'appuyant principalement sur *Ça va aller* (2002) de Catherine Mavrikakis et sur *La Québécoise* (1983) de Régine Robin, Amrit souligne ce qui dissocie mais aussi ce qui rapproche ces deux écritures : « elles sont toutes deux les

reflets d'une réalité actuelle du sujet, qui a perdu toute certitude et est parfois encore en quête d'une unité perdue ».

Si les enjeux des pratiques autofictionnelles apparaissent clairement à la lecture de ces études, on constatera que les limites et les frontières restent encore floues et poreuses. C'est peut-être parce que, comme le notait Tzevetan Todorov, « un nouveau genre est toujours la transformation d'un ou plusieurs anciens : par inversion, par déplacement, par combinaison » (Todorov, 1987, p.30). Et l'autofiction est encore aujourd'hui dans sa période de formation, à la recherche de son identité propre, à l'image de ceux qui l'investissent...

### **Bibliographie**

- DARRIEUSSECQ, Marie. (1996) « L'autofiction, un genre pas sérieux », *Poétique*, n° 107, septembre, p. 369-380.
- DOUBROVSKY, Serge. (1977), *Fils*, Paris, Galilée.
- DURAS, Marguerite. (1984), *L'Amant*, Paris, Minuit.
- GUIBERT, Hervé. (1990), *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, Paris, Gallimard.
- LEJEUNE, Philippe. (1975), *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil.
- ROBBE-GRILLET, Alain. (1984), *Le Miroir qui revient*, Paris, Minuit.
- TODOROV, Tzvetan. (1987), *La Notion de littérature et autres essais*, Paris, Seuil, coll. « Points ».